

Références aux états de conscience inspirée chez Platon

Pía Figueroa

Parcs d'Étude et de Réflexion Punta de Vacas
Argentine

Traduit de l'espagnol par Ariane Weinberger

*« Le dieu fait passer sa vertu à travers ces anneaux,
des uns aux autres, et par eux
attire où il lui plaît l'âme des hommes »*
Platon



Résumé

Dans cette étude, nous avons choisi quelques fragments extraits de deux livres de Platon : *Phèdre, ou de la Beauté* et *Ion, ou de la Poésie*. Ces passages ont attiré notre attention, car ils apportent quelques références sur la façon dont on expérimentait anciennement les états de conscience exceptionnels.

Une fois situés dans le contexte historique de l'époque, nous étudierons les paragraphes sélectionnés en cherchant à les interpréter depuis le point de vue de notre psychologie, et plus particulièrement des descriptions faites par Silo dans *Psychologie IV* dans son livre *Notes de Psychologie*.

En réalisant cette interprétation nous avons constaté que Platon se réfère de façon assez précise à ce que nous considérons comme des états de conscience inspirée, ainsi qu'à ses caractéristiques et expressions dans des actes d'extase, de ravissement et de reconnaissance.

Le contexte déterminant de l'époque et ses croyances dont les fondements se trouvent dans les pratiques de l'orphisme, le pythagorisme, les influences présocratiques, l'échange avec l'Égypte et l'Orient, conditionneront et conduiront les êtres humains de ce moment historique à interpréter de tels états comme des formes de contact avec des dieux et des muses capables de susciter l'inspiration.

Cependant, au-delà des attributions octroyées aux diverses entités, nous pouvons conclure qu'en ces temps-là, ces actes étaient effectivement expérimentés et ce, non seulement de façon accidentelle, mais aussi en cherchant à produire ces états mentaux afin de pouvoir ouvrir le canal, par exemple, de la production artistique. De plus, ces états de conscience furent enracinés et approfondis, jusqu'à constituer de véritables styles de vie comme ce fut le cas pour les sibylles et les bacchantes.

Même si l'auteur que nous étudions ne mentionne pas explicitement ces procédés systématisés ou utilisés pour accéder aux niveaux profonds, ses descriptions nous laissent penser que l'on est effectivement parvenu à entrer dans ce qu'il appelle "le monde des Idées", ce monde dont la réalité est hors du temps et de l'espace habituel.

La conscience inspirée, enthousiasmée, décrite comme un mode particulier de folie, représente pour Platon une structure de conscience qui n'est pas seulement expérimentable de manière individuelle, mais qui peut aussi être communiquée à d'autres. Cette intuition de la communication entre espaces est présente dans ces quelques lignes de Platon, et c'est pour cela que ses écrits nous émeuvent encore aujourd'hui, à tant de siècles de distance.

1. – Introduction

Cette étude ne se réfère pas à la vaste production littéraire de Platon¹ ni à sa pensée ou à ses développements philosophiques. Notre intérêt est très restreint. Nous voulons mettre en évidence certains passages de ses livres ayant attiré notre attention, car ils apportent quelques références sur la façon dont on expérimentait les états de conscience exceptionnels dans l'Antiquité.

Nous croyons qu'en étudiant quelques-uns de ses textes nous pourrions comprendre davantage de quelle façon ces états de conscience altérés étaient expérimentés et compris à cette époque ; et aujourd'hui, à la lumière de notre Doctrine, on peut clairement établir que ces états de conscience, présentant des similitudes avec la folie et l'ivresse, étaient des états inspirés.

Ce qui nous intéresse est de savoir si les gens à cette époque faisaient la différence entre ces états et d'autres états plus quotidiens ; quelle valeur ils leur attribuaient ; s'ils les considéraient comme des "anomalies" de la conscience ou s'ils étaient en mesure de produire ces rapt d'inspiration ; si ces cas "inhabituels" étaient fugaces ou si avec le temps ces états s'enracinaient, voire même se déployaient dans leur anormalité.

Pour nous approcher de la compréhension que Platon avait de ce que nous appelons actuellement la conscience inspirée, nous avons choisi quelques passages de deux de ses livres de jeunesse : *Phèdre, ou de la Beauté* et *Ion, ou de la Poésie*, en cherchant à les interpréter depuis le point de vue de notre psychologie, et plus particulièrement des descriptions de Silo dans *Notes de Psychologie IV*.

Au fil des textes, c'est Platon lui-même qui se charge d'établir les relations entre ces états extraordinaires et les autres états mentaux.

Enfin, même si ces paragraphes illustrent assez bien l'époque ou le contexte majeur qui opérait alors, nous commencerons néanmoins par nous situer dans le moment historique pour obtenir une meilleure compréhension des conditions dans lesquelles se produisaient ces états altérés de conscience.

2. – Contexte historique

Platon a vécu entre le V^e et IV^e siècle avant notre ère. La Grèce était alors un conglomérat (ensemble) de villes-états qui étaient indépendantes et souveraines, situées dans la péninsule du Péloponnèse, dans la Grande Grèce (Italie du sud), en Sicile et dans de nombreuses îles de la Méditerranée.

Jusqu'en 404 avant notre ère, la Guerre du Péloponnèse secoue la péninsule. Athènes et les autres villes grecques étaient rongées par une série de crises politiques, religieuses et morales qui menaçaient la fondation même de l'édifice social. Socrate avait identifié la cause principale de cette désintégration au relativisme des sophistes et au scepticisme généralisé.²

Finalement, la domination des Trente Tyrans s'imposa à Athènes ; ce furent les années les plus agitées de la vie politique de la ville. Platon avait alors 24 ans et son cousin Critias ainsi que son oncle Charmide faisaient partie de ce gouvernement. Invité par ses parents, Platon hésita à accepter la position de pouvoir qu'on lui proposait et impressionné par les enseignements de Socrate, il décida finalement de ne pas s'impliquer dans la politique. Les Trente menèrent une violente offensive contre les libertés en vigueur et, face à cela, Thrasybule se rebella et rétablit la démocratie.

Ce fut Anytos, l'ami de Thrasybule, qui accusa Socrate de corrompre la jeunesse et qui le condamna à mort en 399 avant notre ère.

Ce sont ces événements et la relation de maître à disciple avec Socrate qui vont déterminer le tournant décisif et l'orientation de la vie de Platon³.

Dans un premier temps, il va recueillir la pensée socratique sur le thème de la vertu, la connaissance de soi et la discipline des facultés de l'âme ; ensuite il voyagera à Mégare où il restera à peu près trois ans et où il rencontrera Euclide. Il voyagera aussi en Égypte, accompagné d'Euripide et en Italie où il entrera en contact avec quelques pythagoriciens dont l'influence sera considérable, le rapprochant du thème de la préexistence, de l'immortalité et de la transmigration de l'âme, de la vie communautaire des philosophes, des thèmes cosmologiques, de l'importance des mathématiques, de la musique, etc. Platon s'efforcera de compléter l'enseignement de son maître en lui donnant des fondements scientifiques grâce aux mathématiques. Sa fascination pour la conception pythagoricienne de l'unité universelle, de l'ordre immuable du cosmos et de l'harmonie qui régule le mouvement des planètes ainsi que l'échelle musicale, le conduiront à sa théorie des Idées, archétypes extraterrestres et immuables des réalités terrestres ; théorie avec laquelle Platon répond aux sophistes et aux sceptiques : la connaissance objective est possible étant donné qu'elle s'appuie sur des modèles préexistants et externes⁴.

En 366, Platon ira en Sicile où il tentera d'appliquer son projet politique d'un État gouverné par des philosophes et organisé en accord avec des lois de justice et d'harmonie et ce, durant le règne des deux Dionysos de Syracuse. Mais sa critique de la vie scandaleuse de la cour lui valut d'être vendu comme esclave par Dionysos. Cependant ses amis le retrouveront et l'aideront à rentrer à Athènes.

La ville-état d'Athènes était alors un lieu de confluence où s'échangeaient

les idées et les croyances aux origines les plus diverses. Les croyances de l'époque s'enracinaient dans les pratiques de l'orphisme, le pythagorisme, les influences présocratiques, l'échange avec l'Égypte et l'Orient. À la "polis" arrivaient les médecins, artistes et philosophes les plus éminents qui invoquaient assidûment leurs dieux⁵. L'art atteint alors son apogée avec Périclès, les architectes Ictinos et Callicratès érigent le Parthénon en marbre, sommet du raffinement dorique, Phidias crée les fameuses sculptures qui le décorent, Sophocle présente ses tragédies et Aristophane ses comédies.

La réputation et l'influence de Delphes est si grande – c'est un centre consolidateur des États grecs⁶ – que toute la Grèce a recours à l'oracle pour le consulter sur la politique, le droit et la conduite personnelle, tout en participant aux célébrations et cérémonies en l'honneur d'Apollon et de Dionysos.

En 387, Platon fonde l'Académie en un lieu consacré au héros Académus et situé sur le chemin vers Éleusis, s'inspirant en partie des communautés philosophiques pythagoriciennes.

Depuis lors, il dédie la majeure partie de sa vie à la philosophie et au développement de la théorie des Idées qui est le tréfonds de tous les autres thèmes. Il retournera néanmoins encore deux fois à Syracuse dans l'espoir de pouvoir mettre en pratique ses idées concernant l'État. Mais il y sera emprisonné, et les deux fois, c'est grâce à ses amis qu'il pourra en sortir et retourner à Athènes.

Platon enseigne dans l'Académie, s'intéresse à la cosmologie et à l'histoire, insère sa pensée dans sa création littéraire jusqu'à l'âge de 80 ans, lorsqu'il meurt dans la plénitude de ses facultés, lors d'un banquet.

Une génération après sa mort, les villes-états grecques vont tomber face à l'avancée vertigineuse d'Alexandre le Grand. Il s'agit de l'un de ces moments de l'histoire universelle où la fin d'un monde se confond presque avec un nouveau type de civilisation, celle qui se développera durant l'époque hellénistique⁷.

3. – Premier texte : *Phèdre, ou de la Beauté*

244bⁱ – « ... les biens les plus grands nous viennent d'une folie qui est, à coup sûr, un don divin. Le fait est là : la prophétesse de Delphes et les prêtresses de Dodone, c'est bien sous l'emprise de la folie qu'elles ont rendu de nombreux et éminents services aux Grecs – particuliers aussi bien que peuples –, alors que, dans leur bon sens, elles n'ont à peu près rien fait. Et que dire de la Sibylle et de tous les autres devins inspirés par les dieux, qui ont fait tant de prédictions à tant de gens, en les mettant dans le droit chemin pour leur avenir ? Ce serait s'attarder sur ce qui est évident pour tout le monde.

Voici un témoignage qui mérite vraiment d'être produit : ceux qui, dans l'Antiquité, instituaient les noms estimaient, eux aussi, que la folie n'est pas quelque chose de honteux ou d'infamant, sinon en effet ils n'auraient pas entrelacé ce nom-là au plus beau des arts, à celui qui permet de discerner l'avenir, en l'appelant maniké ([l'art] de la folie). Mais comme ils tenaient la folie pour une belle chose, dès lors qu'elle résulte d'une dispensation divine, ils ont institué cette appellation comme règle... »

...

« ... Les anciens en témoignent – la folie l'emporte en beauté sur le bon sens, ce qui vient de dieu sur ce qui trouve son origine chez les hommes. »

245aⁱⁱ – « Un second fait : alors qu'il y a de grandes maladies, des épreuves terribles, suite d'on ne sait quels ressentiments anciens qui viennent frapper certaines familles, [la folie] prophétique, apparaissant chez ceux qu'il fallait, a trouvé le moyen d'écarter ces maux en se réfugiant auprès des dieux, en les priant, en leur consacrant un culte. Ayant ainsi abouti aux purifications et aux rites, il a préservé pour le présent et pour l'avenir l'homme qui le ressent, car il a trouvé, pour qui éprouve comme il faut [folie] et possession, un moyen de se délivrer des maux présents. »

« La troisième forme de possession et de folie est celle qui vient des Muses.ⁱⁱⁱ Quand [elle] s'empare d'une âme tendre et pure, [elle] l'éveille, la transporte, lui inspire des odes et des poèmes de toutes sortes et, célébrant d'innombrables hauts-faits des anciens, fait l'éducation de leurs descendants. Mais quiconque approche des portes de la poésie sans que les Muses lui aient soufflé [la folie], persuadé que l'art suffit pour faire de lui un bon poète, celui-là reste loin de la perfection, et la poésie du bon sens est éclipsée par la poésie de l'inspiration. »^{iv}

245b – « Tels sont, et je pourrais en citer d'autres, les heureux effets [de la folie] inspirée par les dieux. »

ⁱ Traduction de Luc Brisson

ⁱⁱ Traduction de Paul Vicaire

ⁱⁱⁱ Traduction de Luc Brisson

^{iv} Traduction de Paul Vicaire

...

245c – « Toute âme est immortelle... »

...

245e^v – « ... Car tout corps qui reçoit son mouvement de l'extérieur est inanimé ; mais celui qui le reçoit du dedans, de lui-même, est animé, puisque c'est en cela même que consiste la nature de l'âme. Or, s'il en est bien ainsi, si ce qui se meut soi-même n'est autre chose que l'âme, il s'ensuit nécessairement que l'âme ne peut être ni quelque chose d'engendré ni quelque chose de mortel. »

...

247c – « ... L'être^{vi} qui est sans couleur, sans figure, intangible, qui est réellement l'être, l'être qui ne peut être contemplé que par [...] le pilote de l'âme, l'être qui est l'objet de la connaissance vraie, c'est lui qui occupe ce lieu. Il s'ensuit que la pensée d'un dieu qui se nourrit d'intellection et de connaissance sans mélange – et de même la pensée de toute âme qui se soucie de recevoir l'aliment qui lui convient –, se réjouit, lorsque, après un long moment, elle aperçoit la réalité, et que, dans cette contemplation de la vérité, elle trouve sa nourriture et son délice, jusqu'au moment où la révolution circulaire la ramène à son point de départ. Or, pendant qu'elle accomplit cette révolution, elle contemple la justice en soi, elle contemple la sagesse, elle contemple la science, non celle à laquelle s'attache le devenir, ni non plus sans doute celle qui change quand change une de ces choses que, au cours de notre existence actuelle, nous qualifions de réelles, mais celle qui s'applique à ce qui est réellement la réalité. »

...

248b – « ... Pourquoi faire un si grand effort pour voir où est la "plaine de la vérité" ? Parce que la nourriture qui convient à ce qu'il y a de meilleur dans l'âme se tire de la prairie qui s'y trouve, et que l'aile, à quoi l'âme doit sa légèreté, y prend ce qui la nourrit. »

...

249b^{vii} – « ... Il faut en effet que l'homme saisisse le langage des Idées, lequel part d'une multiplicité de sensations et trouve l'unité dans l'acte du raisonnement. Or il s'agit là d'une réminiscence des réalités jadis vues par notre âme, quand elle suivait le voyage du dieu, et que dédaignant ce que nous appelons à présent des êtres réels, elle levait la tête pour contempler l'être véritable. Aussi bien il est juste que, seule la pensée du philosophe ait des ailes, car les objets auxquels elle ne cesse de s'appliquer par le souvenir, autant que ses forces le lui permettent, sont justement ceux auxquels un dieu, par ce qu'il s'y applique, doit sa divinité. L'homme qui se sert correctement de tels moyens de se souvenir, toujours parfaitement initié aux mystères parfaits, est seul à devenir vraiment parfait. Détaché des objets qui suscitent les passions

^v Traduction de Luc Brisson

^{vi} NdT: au sens de ce qui est.

^{vii} Traduction de Paul Vicaire

humaines et occupé de ce qui est divin, on dit qu'il a perdu la tête, mais en fait la divinité l'inspire, et c'est cela qui échappe à la foule. »

249d^{viii} – « ... Voilà donc où en vient tout ce discours sur la quatrième forme de folie : dans ce cas quand, en voyant la beauté d'ici-bas et en se remémorant la vraie [beauté] on prend des ailes et que, pourvu de ces ailes, on éprouve un vif désir de s'envoler sans y arriver, quand, comme l'oiseau, on porte son regard vers le haut et qu'on néglige les choses d'ici-bas, on a ce qu'il faut pour se faire accuser de folie. Conclusion. De toutes les formes de possession divine, la quatrième est la meilleure et résulte des causes les meilleures, aussi bien pour celui qui l'éprouve lui-même que pour celui qui y est associé ; et c'est parce qu'il a part à cette forme de folie que celui qui aime [...] est appelé "amoureux du beau". Comme je l'ai dit en effet, toute âme humaine a, par nature, contemplé l'être ; sinon elle ne serait pas venue dans le vivant dont je parle. Or, se souvenir de ces réalités-là à partir de celles d'ici-bas n'est chose facile pour aucune âme... »

...

« Il n'en reste qu'un petit nombre qui en a gardé un souvenir suffisant. »^{ix}

Dans ces paragraphes, Platon distingue les différents types de folie, selon la façon dont elles s'expriment (sous forme de divination, purification, inspiration artistique, ou encore comme amour de cet état ou comme souvenir de celui-ci). On peut constater que, dans tous ces cas, il décrit l'état interne comme une possession – comme être possédé par un dieu – ce qui lui permet de faire la différence entre la perturbation du mental et l'inspiration⁸.

Toutes ces différentes formes de *folie* ne sont pas décrites comme des ravissements fugaces ou accidentels, mais comme des structures de conscience bien enracinées et déployées, voire même comme des styles de vie. C'est le cas des prêtresses et prophétesses dont les prédictions surgissaient grâce à la divination inspirée par la divinité⁹ ; des malades, qui ayant recours à l'oraison, découvrent des purifications et des rites d'initiation de nature chamanique ; des bacchantes et de leurs transports s'exprimant sous forme d'ondes et de toutes les formes de poésie pour ceux qui expérimentent l'inspiration des Muses ; du style de vie de celui qui sait se servir de la réminiscence et qui est continuellement initié aux mystères, s'écartant des affaires des hommes pour se consacrer au divin.

De toute évidence, dans tous les exemples mentionnés, la conscience inspirée perturbe le fonctionnement de la conscience habituelle et c'est sans doute pour cette raison qu'elle est associée à la folie, mais justement Platon la distingue en la connotant de : "*don divin*", "*possession divine*", "*folie qui vient des Muses*" ou "*folie inspirée par les dieux*". Il s'agit là d'états de transe dans lesquels se produit un déplacement du "moi" et où la conscience répond à une intention présente ou, dans certains cas, à une intention non présente, mais qui agit de façon coprésente.

^{viii} Traduction de Luc Brisson

^{ix} Traduction d'Émile Chambry

Comme il est dit dans *Notes de Psychologie IV* de Silo : « La sibylle de Cumès, ne voulant être saisie de la terrible inspiration se désespérait, se contorsionnait et criait : "Il arrive, le dieu arrive !" Le Dieu Apollon était bien aise de descendre de son bois sacré jusqu'à l'ancre profond où il s'emparait de la prophétesse. Dans ce cas et dans différentes cultures, l'entrée en transe a lieu par l'intériorisation du moi et par une exaltation émotive dans laquelle l'image d'un dieu, d'une force ou d'un esprit, qui prend et supprime la personnalité humaine, est coprésente. Dans les cas de transe, le sujet se met à disposition de cette inspiration qui lui permet de capter des réalités et d'exercer des pouvoirs inconnus de lui dans la vie quotidienne. »¹⁰

Dans les moments de raison, dit Platon, ces ravissements ne se produisaient pas chez les Sibylles, et les êtres humains de cette époque considéraient "la folie *comme un don divin*". C'est un état qui est valorisé sur le plan personnel et social, ce sont des choses "évidentes pour tout le monde". Platon différencie de façon très claire l'état inspiré des autres états mentaux dans lesquels l'inspiration n'est pas présente, et où opère simplement la veille normale et courante, de laquelle ne surgit rien de très intéressant : « *Mais quiconque approche des portes de la poésie sans que les Muses lui aient soufflé [la folie], persuadé que l'art suffit pour faire de lui un bon poète, celui-là reste loin de la perfection, et la poésie du bon sens est éclipsée par la poésie de l'inspiration.* »

En effet, les Grecs considéraient que la folie pouvait être un don des dieux concédé à peu de personnes, une forme d'enthousiasme¹¹. « ... *La folie l'emporte en beauté sur le bon sens, ce qui vient de dieu sur ce qui trouve son origine chez les hommes.* » La conscience inspirée est considérée comme une source de bien, « ... *les biens les plus grands nous viennent d'une folie qui est, à coup sûr, un don divin* », de libération, d'éveil et de création : « *Tels sont, et je pourrais en citer d'autres, les heureux effets [de la folie] inspirée par les dieux.* »

Mais de plus, dans les états d'inspiration, on discerne la faculté de reconnaissance de « *la justice en soi, [...] la sagesse, [...] la science...* », ainsi que de l'amour, car celui qui aime les belles choses est appelé fou d'amour (« *c'est parce qu'il a part à cette forme de folie que celui qui aime [...] est appelé "amoureux du beau".* ») Il fait référence d'une certaine façon à ce que nous avons classifié comme des éblouissements proches de l'extase, des agitations incontrôlées connues comme des ravissements ou encore des compréhensions subites propres aux actes de reconnaissance.

Mais il nous semble que dans ces lignes du *Phèdre*, on peut aussi détecter une description assez proche des expériences d'entrée dans les états profonds depuis la suspension du moi. « ... *L'être qui est sans couleur, sans figure, intangible, qui est réellement l'être, l'être qui ne peut être contemplé que par [...] le pilote de l'âme, l'être qui est l'objet de la connaissance vraie, c'est lui qui occupe ce lieu.* » Des intuitions directes produites par des actes mentaux de suspension de toute représentation et de toute perception, une immobilité de la conscience qui met le moi en état de suspension, des expériences du sacré avec des registres de certitude, des traductions d'impulsions profondes, un type de perception différent des perceptions habituelles et les "réminiscences" de cet espace infini auquel on s'abreuve... « *Comme je l'ai dit en effet, toute âme humaine a, par nature, contemplé l'être [...]. Or, se souvenir de ces réalités-là à*

partir de celles d'ici-bas n'est chose facile pour aucune âme... il n'en reste qu'un petit nombre qui en ont gardé un souvenir suffisant. »

Platon ne semble pas décrire ici un état occasionnel faisant irruption de manière fugace et qui ignore les procédés permettant de retrouver cet emplacement mental particulier. Tout au contraire, il s'agit d'actes de conscience intentionnels pour éluder la présence du moi : « *L'homme qui se sert correctement de tels moyens de se souvenir, toujours parfaitement initié aux mystères parfaits* ». Il semble plutôt décrire un chemin de travail interne fermement ancré dans le Dessen, dans un "grand effort". "... « *Pourquoi faire un si grand effort pour voir où est la "plaine de la vérité" ? Parce que la nourriture qui convient à ce qu'il y a de meilleur dans l'âme se tire de la prairie qui s'y trouve, et que l'aile, à quoi l'âme doit sa légèreté, y prend ce qui la nourrit.* »

C'est grâce à ce chemin de registres internes qui permettent d'entrer dans des espaces-temps différents du quotidien, que « *... la pensée d'un dieu qui se nourrit d'intellection et de connaissance sans mélange – et de même la pensée de toute âme qui se soucie de recevoir l'aliment qui lui convient...* », et que l'on arrive à l'immatérialité que Platon appelle les Idées : « *Or, pendant qu'elle accomplit cette révolution, elle contemple la justice en soi, elle contemple la sagesse, elle contemple la science, non celle à laquelle s'attache le devenir, ni non plus sans doute celle qui change quand change une de ces choses que, au cours de notre existence actuelle, nous qualifions de réelles, mais celle qui s'applique à ce qui est réellement la réalité.* »

Platon ne fait pas référence aux procédés qu'il appelle les "mystères parfaits", indiquant seulement que celui qui les pratique « *... ne cesse de s'appliquer par le souvenir, autant que ses forces le lui permettent, [aux objets qui] sont justement ceux auxquels un dieu, par ce qu'il s'y applique, doit sa divinité.* » En revanche, il explique clairement ce qui arrive à celui qui se dédie à ces travaux dans sa vie quotidienne et dans le monde des relations où il sera considéré comme un fou : « *quand, en voyant la beauté d'ici-bas et en se remémorant la vraie [beauté] on prend des ailes et que, pourvu de ces ailes, on éprouve un vif désir de s'envoler sans y arriver, quand, comme l'oiseau, on porte son regard vers le haut et qu'on néglige les choses d'ici-bas, on a ce qu'il faut pour se faire accuser de folie.* »

Justement, cette distance avec les choses "d'ici-bas", ce contraste entre les occupations quotidiennes propres aux activités régulées par le moi et l'expérience "ailée" produite par la suspension du moi et la dilatation de cette suspension, paraissent mettre en évidence la capacité d'accès aux états profonds avec son corollaire d'inspiration. Platon réussit même à classer ces formes d'entrée dans les niveaux profonds comme celles du plus haut intérêt : « *De toutes les formes de possession divine, la [folie] est la meilleure et résulte des causes les meilleures.* »

Les raptus d'inspiration, établis et déployés, sont plus qu'évidents, même si les procédés pour produire l'entrée ne sont pas décrits. Mais grâce aux différentes expressions de la conscience inspirée nous pouvons conclure que Platon fait référence aux phénomènes de conscience que nous avons classifiés et que nous connaissons comme des accès aux niveaux profonds.

4. – Deuxième texte : *Ion, ou de la Poésie*

533d^x – « ... Ce talent que tu as de bien parler sur Homère n'est pas en toi un effet de l'art, comme je disais tout à l'heure : c'est je ne sais quelle force divine qui te transporte, semblable à celle de la pierre qu'Euripide a appelée Magnétique, et qu'on appelle ordinairement Héracléenne. Cette pierre non seulement attire les anneaux de fer, mais leur communique la vertu de produire le même effet, et d'attirer d'autres anneaux ; en sorte qu'on voit quelquefois une longue chaîne de morceaux de fer et d'anneaux suspendus les uns aux autres, qui tous empruntent leur vertu de cette pierre. De même la muse inspire elle-même le poète ; celui-ci communique à d'autres l'inspiration, et il se forme une chaîne inspirée. Ce n'est point en effet à l'art, mais à l'enthousiasme et à une sorte de délire, que les bons poètes épiques doivent tous leurs beaux poèmes. Il en est de même des bons poètes lyriques. Semblables aux corybantes, qui ne dansent que lorsqu'ils sont hors d'eux-mêmes, ce n'est pas de sang-froid que les poètes lyriques trouvent leurs beaux vers ; il faut que l'harmonie et la mesure entrent dans leur âme, la transportent et la mettent hors d'elle-même. Les bacchantes ne puisent dans les fleuves le lait et le miel qu'après avoir perdu la raison ; leur puissance cesse avec leur délire ; ainsi l'âme des poètes lyriques fait réellement ce qu'ils se vantent de faire. Ils nous disent que c'est à des fontaines de miel, dans les jardins et les vergers des Muses, que, semblables aux abeilles, et volant ça et là comme elles, ils cueillent les vers qu'ils nous apportent ; et ils disent vrai. En effet, le poète est un être léger, ailé et sacré : il est incapable de chanter avant que le délire de l'enthousiasme arrive : jusque-là, on ne fait pas des vers, on ne prononce pas des oracles. Or, comme ce n'est point l'art, mais une inspiration divine qui dicte au poète ses vers et lui fait dire sur tous les sujets toutes sortes de belles choses, telles que tu en dis toi-même sur Homère, chacun d'eux ne peut réussir que dans le genre vers lequel la muse le pousse. L'un excelle dans le dithyrambe, l'autre dans l'éloge ; celui-ci dans les chansons à danser, celui-là dans le vers épique ; un autre dans l'iambe ; tandis qu'ils sont médiocres dans tout autre genre, car ils doivent tout à l'inspiration, et rien à l'art ; autrement, ce qu'ils pourraient dans un genre, ils le pourraient également dans tous les autres. En leur ôtant la raison, en les prenant pour ministres, ainsi que les prophètes et les devins inspirés, le dieu veut par là nous apprendre que ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils disent des choses si merveilleuses, puisqu'ils sont hors de leur bon sens, mais qu'ils sont les organes du dieu qui nous parle par leur bouche. En veux-tu une preuve frappante ? Tynnichus de Chalcide n'a fait aucune pièce de vers que l'on retienne, excepté son Péan, que tout le monde chante, la plus belle ode peut-être qu'on n'ait jamais faite, et qui, comme il le dit lui-même, est réellement une production des muses. Il me semble qu'il a été choisi comme un exemple éclatant, pour qu'il ne nous restât aucun doute si tous ces beaux poèmes sont humains et faits de main d'homme, mais que nous fussions assurés qu'ils sont divins et l'œuvre

^x Traduction de Victor Cousin

des dieux, que les poètes ne sont rien que leurs interprètes, et qu'un dieu les possède toujours, quel que soit celui qui les possède. C'est pour nous rendre cette vérité sensible que le dieu a chanté tout exprès la plus belle ode par la bouche du plus mauvais poète. »

...

535b^{xi} – « ... Quand tu récites comme il faut les vers épiques, et que tu fais sur les spectateurs l'impression la plus profonde, ... n'es-tu pas hors de toi ? Et ton âme transportée d'enthousiasme... ? ... Sais-tu que sur la plupart des spectateurs vous produisez aussi les mêmes effets ? »

...

535e^{xii} – « ... Vois-tu à présent comment le spectateur est le dernier de ces anneaux qui, comme je le disais, reçoivent les uns des autres la force que leur communique la pierre d'Héraclée ? L'acteur, le rhapsode tel que toi, est l'anneau du milieu, et le premier est le poète lui-même. Le dieu fait passer sa vertu à travers ces anneaux, des uns aux autres, et par eux attire où il lui plaît l'âme des hommes ; c'est à lui, comme à l'aimant, qu'est suspendue une longue chaîne de choristes, de maîtres de chœur et de sous-maîtres, obliquement attachés aux anneaux qui tiennent directement à la Muse. Un poète tient à une muse, un autre poète à une autre muse ; nous appelons cela être possédé : car le poète ne s'appartient plus à lui-même, il appartient à la muse. À ces premiers anneaux, c'est-à-dire aux poètes, plusieurs sont suspendus, les uns à ceux-ci, les autres à ceux-là, saisis de divers enthousiasmes. Quelques-uns sont possédés d'Orphée et lui appartiennent ; d'autres de Musée ; la plupart d'Homère. Tu es de ces derniers, Ion ; Homère te possède. Lorsqu'on chante en ta présence les vers de quelque autre poète, tu sommeilles, et ne trouves rien à dire ; mais entends-tu les accents d'Homère, tu te réveilles aussitôt, ton âme entre en danse, pour ainsi dire, les paroles s'échappent de tes lèvres ; car ce n'est point en vertu de l'art ni de la science que tu parles d'Homère, comme tu fais, mais par une inspiration et une possession divine ; de même que les corybantes ne sentent bien aucun autre air que celui du dieu qui les possède, et trouvent abondamment les figures et les paroles convenables à cet air, sans faire aucune attention à tous les autres ; ainsi, lorsqu'on fait mention d'Homère, les paroles te viennent en abondance, tandis que tu restes muet sur les autres poètes. Tu me demandes la cause de cette facilité à parler quand il s'agit d'Homère, et de cette stérilité quand il s'agit des autres : c'est que le talent que tu as pour louer Homère n'est pas en l'effet de l'art, mais d'une inspiration divine. »

Dans ces passages du *Ion*, Platon fait clairement référence à l'état inspiré et tente de l'expliquer comme un transport par lequel celui qui l'expérimente se sent entraîné en dehors de lui-même, pris par les Muses ou les Dieux, c'est-à-dire, pris par "quelque chose" qui n'est pas le moi habituel.

^{xi} Traduction de Louis Méridier

^{xii} Traduction de Victor Cousin

Dans cet état de transe, le sujet est capable de produire des choses extraordinaires : composer de beaux poèmes, composer des dithyrambes, des éloges, des vers épiques, prononcer des oracles, danser avec harmonie et rythme dans un état semblable à l'ivresse qui « *puise[nt] dans les fleuves le lait et le miel* ».

« ... *Ce n'est point en effet à l'art, mais à l'enthousiasme et à une sorte de délire, que les bons poètes épiques doivent tous leurs beaux poèmes.* » C'est précisément grâce à cet état particulier de conscience dans lequel se "déplace" le poète, c'est grâce à cette situation mentale spéciale depuis laquelle il fait surgir le phénomène d'inspiration qu'il peut composer des poèmes.

Cependant, quand l'inspiration manque, « *il est incapable de chanter avant que le délire de l'enthousiasme arrive...* » Parfois il réussit à produire l'état d'inspiration et parfois ça ne fonctionne pas. Il doit se prédisposer pour obtenir l'inspiration « ... *l'âme des poètes lyriques... dans les jardins et les vergers des Muses, ...semblables aux abeilles, et volant ça et là comme elles...* », cherchant à entrer dans cette fréquence spéciale étant donné que « ... *il est incapable de chanter avant que le délire de l'enthousiasme arrive : jusque-là, on ne fait pas des vers, on ne prononce pas des oracles...* »

Cette disposition pour entrer dans un autre espace, à se nourrir de ce qui peut mettre dans la fréquence appropriée pour composer, pour créer, est très bien expliquée par Silo : « *Des artistes plasticiens, écrivains, musiciens, danseurs et acteurs ont cherché l'inspiration en essayant de se placer dans des espaces physiques et mentaux non habituels. Les différents styles artistiques qui font écho aux conditions de l'époque ne sont pas simplement des modes ou des façons de générer, de saisir et d'interpréter l'œuvre artistique mais des manières de "se prédisposer" pour recevoir et donner des impacts sensoriels. Cette "disposition" est ce qui module la sensibilité individuelle et collective et par conséquent, elle est le pré-dialogue qui permet d'établir la communication esthétique.* »¹²

Platon allégorise l'état inspiré avec l'image de « *la pierre qu'Euripide a appelée Magnétique* », c'est-à-dire, l'aimant. Et de la même façon que l'aimant « *non seulement attire les anneaux de fer* » en les entraînant irrésistiblement vers la pierre magnétique, « ... *[elle] leur communique la vertu de produire le même effet, et d'attirer d'autres anneaux* », en d'autres termes, en attirant à son tour les pièces avec lesquelles il entre en contact et qui seront capables d'attirer comme d'autres aimants, de nouveaux anneaux qui ne sont déjà plus en relation directe avec la pierre magnétique, « *en sorte qu'on voit quelquefois une longue chaîne de morceaux de fer et d'anneaux suspendus les uns aux autres, qui tous empruntent leur vertu à cette pierre.* »

Cette référence si explicite à l'état inspiré capable d'attirer et de créer la syntonie avec d'autres consciences n'ayant pas nécessairement accédé à des expériences exceptionnelles, mais qui malgré cela peuvent se mettre en situation d'inspiration et même la communiquer à leur tour à d'autres, est un indicateur très intéressant. Cela nous permet de conclure que la communication entre les espaces de représentation des uns et des autres est possible, que la communication entre différents espaces existe.

Cette communication que l'on établit au-delà de la limite ou de la "membrane" qui sépare mais qui en même temps connecte le propre espace de

représentation avec le "monde", correspond au regard inclusif de soi et du monde, un regard qui se trouve à distance de la position habituelle du moi dans ce dit espace. On peut alors comprendre que dans la vision poétique et dans la vision mystique il existe un emplacement conscient de la "limite" entre "l'interne" et "l'externe".

On peut comprendre également que le fonctionnement même du psychisme permet d'entrer en résonance avec les stimuli provenant de la conduite des autres, face auxquels on ne peut rester indifférent, vu l'influence mutuelle des actes internes que les uns et les autres externalisent à travers leur conduite¹³.

On peut aussi allégoriser cette communication d'espace de représentation à espace de représentation comme une "étincelle" d'inspiration qui enflamme l'amadou, le feu naissant passant à une autre matière qui lui est proche et qui possède des attributs lui permettant de s'enflammer. L'état inspiré est cette étincelle qui enflamme, qui passe des uns aux autres et illumine différents espaces.

On peut détecter entre les lignes citées les intuitions de Platon concernant la communication des espaces et l'expérience interne, permettant de registrer. Il semblerait que cette intuition de l'implication mutuelle entre le propre espace de représentation et celui des autres, la connexion qui s'établit à travers la limite ou "membrane" par laquelle les stimuli entrent et sortent, permettant que les actes se mettent en marche depuis l'espace interne et qu'ils aboutissent dans le monde pour agir sur lui, pour le modifier, représente pour Platon une expérience importante et marquante. C'est comme s'il avait aussi compris le revers de cette même pièce : que les stimuli provenant du monde externe peuvent parvenir à l'espace interne et le modifier favorablement ou défavorablement, l'influer positivement ou négativement. En d'autres termes, il pourrait avoir vécu l'expérience que la réalité est Une : externe et interne ; et que la réalité est une structure. Cette structure était considérée par Platon comme "Idée" qui était l'unique "réelle", c'est pour cela que l'on considéra une telle vision comme "réaliste", c'était le réalisme des idées, et non "l'idéalisme" comme on a pu le penser dans une première approche¹⁴.

Notre auteur n'est pas de ceux qui affirment l'illusoire "séparativité" entre le moi et le monde, tout au contraire, avec ses considérations il établit que la communication des espaces est possible, qu'il y a interaction entre la conscience et le monde ; et c'est grâce à cette communication que celui qui écoute peut vibrer sur la même fréquence que celui qui récite, qu'il peut registrer, tout comme lui, les charges affectives liées aux significations des vers qu'il déclame. Sans même la présence du poète qui, étant inspiré, les a écrits, ses contenus vont passer et agir, modifiant l'espace de représentation de celui qui est en train d'écouter.

De la même façon que ses écrits nous inspirent aujourd'hui, bien qu'ils aient été élaborés à tant de siècles de distance, les vers d'Homère réussirent, en son temps, à commotionner ceux qui les écoutaient, récités par un interprète inspiré.

La conscience inspirée en tant que structuration complète de conscience peut être considérée sur le plan personnel, mais aussi comme un phénomène de groupe ou comme un phénomène social.

Dans *Notes de Psychologie*, Silo explique que : « Les différentes façons pour l'être humain d'être dans le monde, les différentes positions de son "faire" et de son "expérimenter" répondent à des structurations complètes de conscience. La "conscience malheureuse", la "conscience angoissée", la "conscience émotionnée", la "conscience dégoûtée", la "conscience nauséuse", la "conscience inspirée" sont des cas significatifs qui ont été décrits de façon satisfaisante.

Il est pertinent de souligner ici que de telles descriptions peuvent être appliquées à l'individu, au groupe et à la société"... "Les cas cités précédemment s'appliquent aussi bien à l'individu qu'à un ensemble (en prêtant attention à l'intersubjectivité constitutive de la conscience). »¹⁵

Selon Platon, « ... la muse inspire elle-même le poète ; celui-ci communique à d'autres l'inspiration, et il se forme une chaîne inspirée ». Ainsi, on peut entrer de façon collective dans une structure de conscience que les uns vont communiquer aux autres.

« ... Le dieu fait passer sa vertu à travers ces anneaux, des uns aux autres, et par eux attire où il lui plaît l'âme des hommes ; c'est à lui, comme à l'aimant, qu'est suspendue une longue chaîne de choristes, de maîtres de chœur et de sous-maîtres, obliquement attachés aux anneaux qui tiennent directement à la Muse. » Il nous semble qu'à l'époque à laquelle vivait Platon, les manifestations artistiques, les raptus du poète ou du musicien et leur faculté de transporter ceux qui les écoutaient, en communiquant leur état inspiré, pouvaient être compris dans un contexte où l'expérience du sacré, l'expérience du contact avec les muses ou avec les dieux, était considérée comme étant à l'origine du phénomène extraordinaire. En ce sens, le contexte de l'époque détermine l'interprétation du phénomène qualifié "d'inspiration divine" capable de "posséder", de "prendre" la conscience dans une situation qui annule pratiquement la réversibilité et l'autocritique de l'artiste, de la même façon que cela arrive aux bacchantes et aux pythies.

5. – Conclusion

À l'époque pré-hellénistique, les événements politiques et sociaux produisent de fortes tensions à Athènes mais aussi un énorme développement dans tous les domaines des arts et de la philosophie. C'est un de ces moments de l'histoire où la fin d'une civilisation et le commencement d'un nouveau type de civilisation se chevauchent¹⁶. C'est dans ce contexte que Platon poussera plus loin le regard socratique nous apportant – dans ces passages du *Phèdre* et du *Ion* - des références concernant les états de conscience exceptionnels et leur mode de travail.

Le contexte déterminant de l'époque et ses croyances qui trouvent leur fondement dans les pratiques de l'orphisme, le pythagorisme, les influences présocratiques, l'échange avec l'Égypte et l'Orient, conditionneront les êtres humains de ce moment historique à interpréter de tels états comme des formes de contact avec des dieux et des muses capables de produire l'inspiration.

Cependant, au-delà des attributions octroyées aux diverses entités, Platon nous décrit avec beaucoup de précision l'état de conscience inspirée ainsi que ses caractéristiques et ses expressions : l'extase, le ravissement et la reconnaissance.

Grâce à cela, nous pouvons conclure qu'à cette époque, ces actes étaient effectivement expérimentés et ce, non pas seulement de façon accidentelle mais aussi de façon intentionnelle, en cherchant à se "dé-placer" dans des états déterminés afin d'ouvrir le canal, par exemple, de la production artistique. De plus, ces états de conscience étaient approfondis au point de constituer de véritables styles de vie comme ce fut le cas des sibylles et des bacchantes.

Bien que l'auteur ne nous apporte pas d'informations explicites sur des procédés systématisés ou employés pour accéder aux niveaux profonds, ses descriptions nous font cependant penser que l'on savait comment produire l'entrée dans ce qu'il nomme "le monde des Idées", ce monde dont la réalité était hors du temps et hors de l'espace habituel.

La conscience inspirée, enthousiasmée, décrite comme étant un mode particulier de "folie", est chez Platon une structure de conscience qu'on peut expérimenter non seulement de façon individuelle, mais qui peut aussi être communiquée aux autres. Cette intuition de l'intersubjectivité constitutive de la conscience, de la communication d'espace de représentation à espace de représentation, est présente dans ses écrits, et c'est ce qui fait qu'à tant de siècles de distance, ces textes résonnent en nous et nous inspirent encore aujourd'hui.

En effet, ces textes nous semblent significatifs et ce n'est pas seulement en raison du formidable talent littéraire de Platon, ou de ses intuitions philosophiques, mais par sa capacité à nous communiquer l'inspiration d'une époque où, de toute évidence, l'accès aux états profonds a été un phénomène non seulement désiré mais aussi expérimenté.

BIBLIOGRAPHIE

- PLATON, *Phèdre, ou de la Beauté*, trad. de Luc Brisson, Éd. GF-Flammarion, Paris, 2000.
- PLATON, *Phèdre, ou de la Beauté*, trad. de Emile Chambry, Éd. GF-Flammarion, Paris, 1992.
- PLATON, *Phèdre, ou de la Beauté*, trad. de Paul Vicaire, Éd. Gallimard, Paris, 1985.
- PLATON, *Ion, ou de la Poésie*, trad. de Victor Cousin, Éd. Bossanges, Paris, 1827.
- PLATON, *Ion, ou de la Poésie*, trad. de Louis Méridier, Éd. Gallimard Belles Lettres, Paris, 1931.
- PLATON, *La République*, in *Œuvres Complètes*, trad. de Luc Brisson, Éd. Flammarion, 2008.
- PLATON, *Timée*, trad. de Luc Brisson, Éd. GF-Flammarion, Paris, 1992.
- Julián MARÍAS, *Historia de la Filosofía* (Histoire de la Philosophie), Éd. Emecé, Buenos Aires, 1954.
- Nicola UBALDO, *Atlante illustrato di Filosofia*, (Atlas illustré de Philosophie), Éd. Demetra, Prato, Italie, 1999.
- Henri STIERLIN, *Grecia – de Micenas al Partenón* (Grèce – de Mycènes au Parthénon), Éd. Taschen, Madrid, 2004.
- César TEJEDOR CAMPOMANES, *Historia de la Filosofía en su marco cultural* (Histoire de la Philosophie dans son cadre culturel), Éd. SM, Madrid, 1995.
- Edwin Oliver JAMES, "Le Temple – l'espace sacré de la caverne à la cathédrale", in *From Cave to Cathedral : Temples and Shrines of Prehistoric, Classical and Early Christian Times*, Éd. Thames and Hudson, Londres, 1965.
- SILO, *Notes de Psychologie, "Psychologie IV"*, Ulrica Ediciones, Argentine, 2006. Version française sur www.silo.net
- SILO, *Propos*, Éd. Références, Paris, 1999.
- Mariana UZIELLI, Monographie *Antécédents de la Discipline de la Morphologie*, www.parclabelleidee.fr

¹ « L'œuvre de Platon est conservée dans sa totalité. Elle représente – tout comme celle d'Aristote – le patrimoine de la philosophie et de toute la culture grecque. De plus, sa valeur littéraire est peut-être la plus grande de tout le monde hellénique ; ses expressions et métaphores sont dotées de justesse et traduisent un nouveau mode de pensée. L'apport de Platon à la formation du langage philosophique est infini. Le genre littéraire que Platon a choisi pour exprimer sa pensée est le dialogue, en relation profonde avec sa doctrine dialectique en tant que méthode philosophique, et grand nombre de ces dialogues sont d'une très grande beauté poétique. Le personnage principal est toujours Socrate ; c'est lui qui conduit la discussion. Les dialogues de jeunesse, *Apologie*, *Criton*, et *Eutryphon*, sont fortement teintés de socratismes. Quant à la période de maturité, les dialogues les plus importants sont *Protagoras*, *Gorgias*, *Euthydème* (sur les sophistes), *Phédon*, qui traite de l'immortalité de l'âme; le *Banquet*, qui traite de l'amour ; *Phèdre*, où il développe la théorie de l'âme, et la *République*, sur la justice et le concept de l'État. Enfin, il y a le *Théétète*, *Parménide* – peut-être l'écrit platonicien le plus important –, le *Sophiste et le Politique* ; et dans la période de vieillesse, *Timée*, où il fait référence à l'Atlantide ; *Philèbe*, et une œuvre considérable, la plus volumineuse, contenant un deuxième exposé - dans lequel Socrate n'apparaît déjà plus - sur la théorie de l'État : les *Lois*. L'authenticité de certains écrits platoniciens, en particulier celle de quelques lettres, comme la lettre VII, ont suscité de grands doutes et problèmes. La pensée de Platon est en évolution : elle part de la doctrine de Socrate, évolue vers la découverte géniale des Idées et culmine avec la discussion sur les difficultés et problèmes que posent les Idées. »

Julián MARIAS, *Historia de la Filosofía (Histoire de la Philosophie)*, Éd. Emecé, Buenos Aires, 1954, pp. 41-42.

² Mariana UZIELLI, Monographie *Antécédents de la Discipline de la Morphologie*, chapitre concernant Platon.

³ PLATON, *La République, Œuvres Complètes*, trad. de Luc Brisson, Éd. Flammarion, 2008.

⁴ Mariana UZIELLI, Monographie *Antécédents de la Discipline de la Morphologie*, chapitre concernant Platon.

⁵ *Timée*, 27c : « ... Mais oui, Socrate, tous ceux qui ont la moindre parcelle de sagesse, quand ils sont sur le point d'entreprendre une affaire, grande ou petite, invoquent toujours une divinité, n'est-ce pas ? Or nous, qui nous apprêtons à discourir sur l'univers d'une certaine manière, selon qu'il fut engendré ou encore pour dire qu'il n'est pas engendré, nous devons, à moins d'être tout à fait égarés, appeler à l'aide dieux et déesses et les prier de faire que tout ce que nous dirons soit avant tout conforme à leur pensée, et par conséquent satisfaisant pour nous. En ce qui concerne les dieux, que telle soit l'invocation ; en ce qui nous concerne, il faut faire cette invocation : puissiez-vous avoir la plus grande facilité à comprendre ; et quant à moi, puissé-je mettre la plus grande clarté possible dans l'exposé de ma pensée sur le sujet proposé. »

PLATON, *Timée*, trad. de Luc Brisson, Éd. GF-Flammarion, Paris, 1992.

⁶ César TEJEDOR CAMPOMANES, *Historia de la Filosofía en su marco cultural (Histoire de la Philosophie dans son cadre culturel)*, Éd. SM, Madrid, 1995, p.42.

⁷ Mariana UZIELLI, Monographie *Antécédents de la Discipline de la Morphologie*, chapitre concernant Platon.

⁸ « Depuis des temps anciens ont existé des procédés capables de conduire les personnes vers des états de conscience exceptionnels, états dans lesquels une plus grande amplitude et une plus grande inspiration mentale se juxtaposent à la torpeur des facultés habituelles. Ces états altérés présentaient des similitudes avec le rêve, l'ivresse, certaines intoxications et la démence. Fréquemment, la production de telles anomalies a été associée à des "entités" personnelles ou animales, ou bien à des "forces" naturelles qui se manifestaient précisément dans ces paysages mentaux spéciaux. À mesure que l'on a commencé à comprendre l'importance de ces phénomènes, des explications et des techniques ont été précisées dans l'intention de donner une

direction à des processus sur lesquels, au début, il n'y avait pas de contrôle. Déjà à ces époques historiques, dans différentes cultures (et souvent dans l'ombre des religions), des écoles mystiques se sont développées, mettant à l'épreuve leurs voies d'accès au Profond. De nos jours encore, on peut apprécier dans la culture matérielle, dans les mythes, dans les légendes et dans les productions littéraires, des fragments de conceptions et de pratiques en groupes et individuelles très avancées pour les époques auxquelles vivaient ces personnes. »

Matériel de l'École, *Les Quatre Disciplines*, Antécédents, www.parclabelleidee.fr

⁹ « Le sanctuaire de Delphes sur le mont Parnasse était un téménos consacré à Apollon. En 305 av. J.-C., le dernier temple y est construit. La pierre *omphalos* du temple était considérée comme le nombril de la Terre et conservée dans l'adytum où se trouvait la statue d'Apollon, elle-même érigée sur la source sacrée, où la Pythie, assise sur son trépied, prononçait les oracles en tant que prophétesse d'Apollon.

Bien qu'elle fût prophétesse d'Apollon et Delphes, un centre apollonien pendant l'époque homérique, à partir du V^e siècle av. J.-C., le temple fut progressivement associé à Dionysos, et vers le III^e siècle av. J.-C., le monument à l'intérieur du sanctuaire fut considéré comme son tombeau.

Deux siècles plus tard, à l'époque de Plutarque, on croyait qu'il avait pris la place d'Apollon dans le sanctuaire durant les trois mois d'hiver, alors qu'Apollon se retirait vers le Nord, selon une tradition qui pourrait remonter à une époque bien antérieure, si l'on considère que les privations hivernales étaient déjà attestées au VI^e siècle. On ne dit pas qui présidait alors le temple, mais la collégialité de Dionysos et d'Apollon à Delphes exerçait une influence en modérant les orgies dionysiaques, bien qu'il introduisit un élément extatique dans le culte de l'oracle. Mais l'inspiration de la Pythie prit une forme différente des frénésies thraciennes et phrygiennes. Assise sur son trépied, dans l'adytum, devant la fissure d'où s'échappaient les vapeurs de la grotte souterraine, ou parfois entrant elle-même dans la caverne, elle prononçait des paroles qui étaient interprétées par le "prophète" ou le grand prêtre et souvent écrites en hexamètres comme les oracles de Zeus à travers Apollon à qui il était rattaché.

Bien que l'oracle était originaire d'Anatolie, il avait un caractère de fond extatique ; et les hyperboréens auxquels Apollon s'associe traditionnellement, autant géographiquement qu'étymologiquement, avaient des affinités nord asiatiques où la tradition chamanique était fortement ancrée. Par conséquent, les cultes de Dionysos et d'Apollon s'influencent mutuellement, la prophétesse et ses expressions oraculaires ont donné lieu à une tradition commune dans le milieu grec, dans le temple d'Apollon.

Lorsque Orphée, héros du culte dionysiaque et prêtre d'Apollon, trouva sa place dans cet oracle complexe, grâce à l'influence du mouvement orphique, les Delphiens célébrèrent le culte héroïque et funéraire. De ce fait, l'abîme entre les mortels et les immortels fut surpassé par la métempsychose, la *teleta* et l'âme.

La réputation et l'influence de Delphes grandit au point que toute la Grèce y accourait pour s'informer sur la liturgie, la politique, le droit et la conduite personnelle dans la vie quotidienne, malgré les réponses vagues ou évasives, notamment dans des situations critiques. Il jouissait néanmoins de l'adhésion de toute la nation, des gouvernants, des hommes d'état, des sages, des citoyens et des athlètes qui se réunissaient régulièrement dans les enceintes sacrées, son temple, le stade et le théâtre pour y participer aux rites et aux jeux célébrés en l'honneur d'Apollon Pythio.

Ainsi, Delphes devint un centre puissant, consolidateur des états grecs, et la Pythie et ses fonctionnaires, les *Exegetai Pythochrestoi*, y occupaient une position unique. À travers eux, Apollon avait le dernier mot ; il répondait aux questions oraculaires relatives aux procédés religieux, légaux et statutaires, en particulier pendant les périodes de crise. Vers le VI^{ème} siècle av. J.-C., il était le principal agent unificateur de la structure sociale et religieuse de Grèce, avec Delphes pour omphalos (centre). On dit qu'en 480 av. J.-C., une attaque du sanctuaire par les Perses fut empêchée par Apollon, qui déclenchant une tempête et un tremblement de terre, lança des roches sur les envahisseurs. Mais déjà au IV^e siècle, le temple semble avoir été détruit par les défenseurs phocéens de Delphes durant la seconde guerre perse (357 – 346 av. J.-C.), quand

un grand nombre de ses trésors furent alors fondus. Ce sacrilège devait être dédommagé par des tributs annuels de 10.000 talents. Mais le temple cessa d'occuper sa place centrale de sanctuaire panhellénique lorsqu'il fut détruit par Philippe de Macédoine, bien que l'oracle l'ait soutenu, lui et son successeur, Alexandre le Grand. »

Edwin Oliver JAMES, *Le Temple – l'espace sacré de la caverne à la cathédrale*, in *From Cave to Cathedral : Temples and Shrines of Prehistoric, Classical and Early Christian Times*, Éd. Thames and Hudson, Londres, 1965.

¹⁰ SILO, *Notes de Psychologie*, Ulrica Ediciones, Rosario, Argentine, 2006. Version française sur www.silo.net, p.152.

¹¹ « Dans l'histoire de la pensée, la notion platonicienne de l'enthousiasme a été reprise par toutes les philosophies qui tendent vers le dépassement des limites de la réalité. Le mysticisme du Moyen Âge l'a considérée comme une variante de l'extase religieuse ; à la Renaissance, Giordano Bruno lui a conféré une version laïque en parlant de "fureur héroïque", comprenant que l'enthousiasme naturel (la ferveur de la vérité) devait caractériser la recherche philosophique. À l'époque moderne, le Romantisme a repris le sens de la réflexion platonicienne découvrant dans la folie, le fond de l'esprit humain, sa partie la plus ancestrale et profonde que la raison contrôle mais ne peut abolir. »

Ubaldo NICOLA, *Atlante illustrato di Filosofia* (Atlas illustré de Philosophie), Éd. Demetra, Prato, Italie, 1999, p.108.

¹² SILO, *Notes de Psychologie, Psychologie IV*, Ulrica Ediciones, Rosario, Argentine, 2006. Version française sur www.silo.net, pp.149-150.

¹³ « Si je vois quelqu'un qui va mal, qui se coupe ou se blesse, quelque chose résonne en moi. Comment se fait-il que résonne en moi quelque chose qui arrive à autrui ? C'est presque magique ! Quelqu'un a un accident et j'éprouve presque physiquement le registre de l'accident de l'autre ! Vous qui étudiez ces phénomènes, vous savez bien qu'à toute perception correspond une image et que certaines images peuvent provoquer une tension dans certains points du corps alors que d'autres peuvent les détendre. Si à toute perception correspond une représentation dont on a un registre (une nouvelle sensation), il n'est pas difficile de comprendre comment, en percevant un phénomène auquel correspond une image intérieure, j'ai une sensation corporelle ou intra corporelle obtenue par l'action modificatrice de cette image. Je m'identifie à la personne qui se blesse car la perception visuelle d'un tel phénomène provoque un jaillissement d'images visuelles et, en corrélation, un jaillissement d'images cénesthésiques et tactiles me donnant une nouvelle sensation qui finit par me faire ressentir le registre de la blessure de l'autre. Il ne sera pas bon que je maltraite les autres car j'en aurais le registre correspondant. »
SILO, *Propos, l'Action Valable*, Éd. Références, Paris, 1999.

¹⁴ Mariana UZIELLI, Monographie *Antécédents de la Discipline de la Morphologie*, Chapitre IV : La Discipline de la Morphologie.

¹⁵ SILO, *Notes de Psychologie, Psychologie IV*, Ulrica Ediciones, Rosario, Argentine, 2006. Version française sur www.silo.net, pp.145-146

¹⁶ Mariana UZIELLI, Monographie *Antécédents de la Discipline de la Morphologie*, Chapitre III, Le pythagorisme et Platon.